

LÉA SALAMÉ

L'INTRANQUILLE

ALORS QUE PARAISSENT
SES INTERVIEWS DE
« FEMMES PUISSANTES »
(ÉD. LES ARÈNES), LA JOURNALISTE
STAR DE FRANCE INTER
S'INTERROGE SUR SA PLACE
ET SON POUVOIR DANS
UN MONDE D'HOMMES.
PAS SI SIMPLE ?

PAR ELISE KARLIN PHOTOGRAPHE AGLAE BORY

On en revient toujours là. Pas tout de suite, mais très vite.

Léa Salamé a beau s'afficher sur plusieurs mètres de haut en façade de la Maison de la radio, coanimer la matinale la plus écoutée de France, compter presque 237 000 followers sur Twitter, elle-même finit par le dire : « J'ai dû montrer que j'avais des couilles. » Pour en arriver à ce niveau de responsabilités et de pouvoir. Parce que dans un monde d'hommes, à Radio France lorsqu'elle a commencé ou sur France 2, obtenir le respect, la même considération qu'un homme signifiait en avoir la virilité, celle qu'on pose sur la table afin de marquer son territoire. Léa Salamé a dû « montrer ses couilles » pour faire oublier que, précisément, elle n'en avait pas.

Depuis, ça va mieux, merci. Sur France Inter, la journaliste assure les deux interviews, dont l'une menée avec Nicolas Demorand, qui portent la matinale. Le 14 juillet dernier, avec Gilles Bouleau, elle est l'autre personnalité médiatique choisie pour interroger le président de la République à l'Élysée. Léa Salamé juge qu'elle a donné toutes les preuves qu'elle pouvait être (elle ouvre des guillemets virtuels en agitant quatre doigts en l'air) « virevoltante et sexy » sans renoncer à la pugnacité, à la rigueur, au culot. Alors bien sûr, là où certains parle-

ront d'un Jean-Jacques Bourdin « courageux » lorsqu'il agace un invité, ils jugeront toujours sa consœur « arrogante » ou « agressive ». Elle-même hésite un instant avant de reconnaître que, comme ses collègues masculins, elle est une femme puissante. Consciente qu'il n'est pas si simple de l'admettre, et que ce qui suscite l'admiration chez un homme rebute parfois chez une femme. D'ailleurs elle corrige : « Je ne suis pas une femme puissante, je travaille pour des médias puissants, ce n'est pas exactement la même chose. Ma puissance vient du lieu d'où je parle. Lorsque Patrick Cohen a quitté France Inter, je pensais qu'il emmènerait avec lui la moitié des auditeurs de la matinale, ce qui n'a pas été le cas. La preuve, si besoin en était, que personne n'est irremplaçable, si bon journaliste soit-on. »

« Difficile à définir, la notion de puissance m'a toujours intéressée », écrit-elle dans la préface du livre qu'elle publie aux éditions Les Arènes, « Femmes puissantes », recueil de podcasts enregistrés pendant la campagne des élections européennes de mai 2019. À l'époque, son compagnon, Raphaël Glucksmann, est candidat à la tête d'une liste de gauche. Dans un contexte de très grande défiance des Français à l'égard des politiques et des jour-

nalistes, Léa Salamé décide de quitter l'antenne, par souci déontologique, pour ne pas risquer d'affaiblir la crédibilité de son équipe. Chacune de ses interventions aurait été lue à l'aune de sa vie privée, elle le sait parce que c'est une réalité – même si personne ne lui dicte ses questions, même si sa carrière est celle d'une femme libre, même si les féministes ont durement critiqué son choix de s'effacer pour un homme. « C'était pendant perdant, se souvient-elle aujourd'hui. Je m'en suis pris plein la figure. Et je suis passée d'un agenda de dingue à rien, toute seule chez moi, persuadée que je resterais à vie marquée d'une tache. Et puis ma patronne, Laurence Bloch, m'a demandé de trouver une idée, parce que payée à ne rien faire ça va cinq minutes. Je lui ai proposé de travailler autour des femmes puissantes et, finalement, c'est presque ce qui est arrivé de plus intéressant dans ma vie professionnelle ! »

À travers des entretiens avec douze personnalités, de l'écrivaine Leïla Slimani à la philosophe Elisabeth Badinter, en passant par l'ancienne ministre Christiane Taubira, la joueuse de tennis Amélie Mauresmo, l'actrice Béatrice Dalle, la chirurgienne Chloé Bertolus ou encore Delphine Horvilleur, rabbin, Léa Salamé s'est interrogée sur la puissance des femmes. Elle a cherché chez elles et avec elles où trouver ces attributs symboliques dont

“
JE NE SUIS PAS
UNE FEMME
PUISSANTE, JE
TRAVAILLE POUR
DES MÉDIAS
PUISSANTS. MA
PUISSANCE
VIEN DU LIEU
D'OÙ JE PARLE.
”



Léa Salamé,
le 28 août à Paris.

la Nature ne les avait pas dotées, dessinant, en creux, son propre portrait... Celle dont elle se sent le plus proche ? Leïla Slimani sans doute, « parce que c'est une Orientale, comme moi, avec cette sensibilité particulière, et parce que sa peur de déplaire, dont elle parle très bien, a longtemps été la mienne. J'ai voulu gommer mes différences, rentrer dans le moule, correspondre à ce qu'on attendait de moi. J'ai mis du temps à oser dire non, à ne pas être celle qui s'efface pour que l'autre ait la meilleure part ». Je suis comme je suis / Je suis faite comme ça / Que voulez-vous de plus / Que voulez-vous de moi, écrivait Jacques Prévert dans « Paroles », « Oui c'est exactement ça ! Je suis comme je suis. Si ça vous déplaît, tant pis. »

Déplaire, la grande affaire ! Pas si simple. Quand on lui parle de l'émission « On n'est pas couché », où elle avait été recrutée pour poser les « questions piquantes », Léa Salamé se tend un peu, rappelle qu'elle a affronté sans reculer le polémiste Eric Zemmour ou le philosophe Michel Onfray, qu'elle a eu son lot de « gros clashes » sur des questions de fond. Quand on évoque sa rencontre avec Carlos Ghosn, et les trois minutes sur l'évasion dans la malle qui ont valu à la journaliste d'être moquée sur les réseaux sociaux en janvier dernier, elle se tend encore : « La malle, c'est trois minutes sur une demi-heure d'interview, au cours de laquelle je n'ai évité aucune question, abordé tous les sujets ! Moi aussi j'aurais trouvé ça ridicule si je l'avais vu comme ça, isolé du reste, ces propos sur la malle, le sourire... J'ai pleuré pendant vingt-quatre heures ; ça m'a cassé les jambes. » Pourtant elle dit qu'elle aime « le chaos », qu'elle préfère « le désordre à l'harmonie ». Léa Salamé reste une « intranquille », comme elle se qualifie, dont les racines sont au Liban. Elle a grandi dans une ville en guerre ; jeune étudiante, elle a couru dans New York le 11 septembre 2001, couverte de cendres, pour échapper à l'effondrement de la seconde tour du World Trade Center, à côté duquel elle vivait. Dix-neuf ans plus tard, la journaliste quadragénaire a acquis l'assurance propre à l'élite intellectuelle qui fréquente les cercles du pouvoir, l'aisance de ceux qui ont à

la fois la reconnaissance et la notoriété. Sa puissance se mesure aussi à la réticence de son entourage à parler d'elle. En 2017 déjà, un journaliste du magazine « L'Express » avait renoncé à écrire un portrait tant il était compliqué d'avoir accès aux proches... Autour de Léa Salamé, tout le monde loue son énergie, sa vivacité. Mais seul son ancien comparse de France 2 Yann Moix l'a critiquée publiquement, sur un plateau de télévision : « Ce sont des gens intelligents, brillants, essentiels dans le débat, a-t-il lancé à propos d'elle et de son compagnon, mais qui n'ont pas l'importance qu'ils s'octroient. » Ils ont l'importance qu'on leur donne, et elle est grande. Laurence Bloch, directrice de France Inter, n'hésite pas à qualifier Léa Salamé de « partenaire » : « Léa est unique, et j'assume cet adjectif. Elle est capable, en sept minutes, de faire dire des choses fortes à un homme politique aussi bien qu'à un artiste ou à un grand patron. Certaines de ses interviews sont éblouissantes ! Parfois, elle a des jugements à l'emporte-pièce – je me souviens par exemple de sa réticence à rencontrer l'écrivaine Annie Ernaux. Mais elle est tout à fait capable d'écouter et de changer d'avis... C'est une femme puissante parce

que c'est une femme d'influence, à la radio et à la télévision, mais aussi parce qu'elle a des convictions et qu'elle les défend. »

À la place qui est la sienne, en haut de l'affiche, Léa Salamé a longtemps jugé le féminisme « ringard », une lutte d'arrière-garde – un truc de génération, un concept dont elle « rigolait » entre copines. Les acquis étaient là, pourquoi continuer le combat ? La révolution #MeToo l'a d'abord un peu agacée, avec ses excès et ses victimes. Et puis elle a écouté plus attentivement, une amie, une autre, une stagiaire d'Inter – « À un moment, j'ai perçu l'ampleur de la vague... On s'est trouvé submergé, sidéré, libéré, dégoûté, tout à la fois. » Aujourd'hui elle pense que les excès sont nécessaires et que l'engagement féministe a besoin de Virginie Despentes autant que d'Elisabeth Badinter ou de Sylviane Agacinski. « Chacune a quelque chose à dire. Les brevets en pureté féministe décernés par telle ou telle sur les réseaux, ça m'énerve ! »

La journaliste s'énerve aussi contre ces aréopages masculins qu'on voit si souvent à la télévision : « La dernière conférence de presse du gouvernement ? Jean Castex, Jean-Michel Blanquer et Olivier Véran ; que des hommes ! Sur les plateaux des chaînes info pendant le confinement ? Les grands médecins, les épidémiologistes, les spécialistes :

que des hommes ! Partout, toujours, des hommes devant ! Le vrai problème ce n'est pas la parité, c'est la place qu'on donne aux femmes. Parce qu'elles doutent plus, parce qu'elles hésitent plus à se mettre en avant, parce qu'elles se sentent moins légitimes... Les femmes doivent arrêter d'avoir peur pour faire sauter ce putain de plafond de verre. »

Elle-même n'échappe pas aux clichés dans les petits portraits qu'elle dresse avant chacune de ses rencontres : Leïla Slimani a « une taille si fine », Taubira est « juchée sur des talons aiguille », Amélie Mauresmo a « la voix douce »... La remarque la prend de court : « Oui, c'est vrai. » Mais immédiatement elle se défend : « Je vous assure qu'en radio ça passait très bien ! » Pendant le confinement, elle s'est rendu compte qu'elle n'échappait pas non plus aux stéréo-

types de la femme au foyer, malgré la dimension « hyper féministe » de son compagnon, « un homme qui se réjouit des succès de sa femme au lieu d'en prendre ombrage » : après les repas, il partait « jouer à la bagarre » avec les enfants, deux garçons, la laissant débarrasser la table et ranger la cuisine. « J'ai mis un moment à dire : "Oh les mecs, au moins les assiettes dans l'évier, c'est possible ?" » Léa Salamé rêve de nouveaux modèles identificateurs pour les jeunes filles, « pas seulement les trois Simone, Simone Veil, Simone Weil et Simone de Beauvoir ». Elle admire la chancelière allemande Angela Merkel, « LA femme puissante », comme la chanteuse Angèle, qui, pendant l'été, a fait son coming out avec une simple photo de dos et un message sur son T-shirt – « Quelle classe ! » Léa Salamé glisse que, parfois, dans la rue des femmes l'arrêtent : « J'aimerais que ma fille vous ressemble... » Elle le raconte l'air de rien. C'est son sourire qui dit tout. ■

« FEMMES PUISSANTES », de Léa Salamé (éd. Les Arènes).

